



Antoine Fritz (à g.) est un des étudiants en archéologie qui fait ses premiers pas dans la pratique. Maela Nese (ci-dessus), en première année de bachelor, a découvert l'existence du chantier-école en débarquant à l'UNIL. Caroline Galtier (à dr.) assure avoir eu un coup de foudre pour le site de Vidy, l'ancien «Lousonna», et pour le métier.



À «Lousonna», les archéologues de demain fouillent le passé du canton

(9/41) À peine sortis du campus, les jeunes étudiants en archéologie remplissent pour la «fouille-école» qui les fait passer des manuels à la réalité de l'histoire vaudoise.

Erwan Le Bec Texte
Chantal Dervey Photos

Certains portent fièrement leurs mollets et leurs *Kampfstiefel* déjà fatigués par la poussière, tandis que d'autres, musclés comme des flans aux pruneaux, sortent directement de la bibliothèque de Dorigny. Mais bien malin qui pourrait faire la différence dans quelques semaines, au sortir de la fouille-école de l'Institut d'archéologie de l'Université de Lausanne.

Véritable institution, le chantier des archéologues vaudois s'est taillé, en quarante saisons d'existence - il est passé par Orbe-Boscéaz, le Chasseron, Yverdon, Bibracte en France, puis Lausanne-Vidy -, une solide réputation. Au près du grand public d'abord, qui suit chaque été les découvertes des jeunes fouilleurs. Au près des professionnels également, qui apprécient cette rare formation pratique.

Les étudiants s'y voient formés aux méthodes d'enregistrement des données de terrain, aux techniques de recherches et aux questions scientifiques qui s'accumulent, campagne après campagne. Mais également aux truelles, aux brouettes, aux cloques et aux coups de soleils. Étape clé de leur cursus universitaire, la fouille rapporte dix crédits. Et aussi le métier qui rentre.

Nous sommes à deux pas de la bretelle de l'autoroute, entre le bruit du trafic et l'interminable parking du Boulodrome de Vidy, sans doute l'un des pires ilots de chaleur de Lausanne en pleine canicule de juillet. Antoine Fritz, deuxième année de bachelor, essaie de ne pas y prêter trop attention.

«Il faut se dire que nous ne sommes pas seulement face à une couche de limon sableux en plein soleil entre deux vieux murs, mais en train de comprendre ce qui était peut-être un hôtel de la banlieue de la Lausanne antique. C'est ça qui est captivant. Faire des parallèles avec ce qu'on vit. Valoriser l'histoire de notre région et de nos communes.»

Ce jeune passionné de la région de Morges, mordu de théâtre et dernier latiniste de son établissement, n'est pas vraiment arrivé là par hasard. Il fait partie de ces étudiants séduits par le côté «un peu à part» du cursus en archéologie. Là, il aurait pu être en train de préparer les grillades et l'apéro du soir avec des potes. Mais à l'entendre, c'est mieux de trimer à charrier des seaux de terres et de dessiner, au pierre à pierre, un ancien sol de deux millénaires ou presque.

De la visio à la pratique

«C'est vrai que les fêtes, on en fait moins que les autres, sourit-il. Mais on se rattrape. Après oui, c'est dur. Mais c'est gratifiant de voir directement la matière qu'on a étudiée, tout en entrant dans le monde du travail. Et c'est un job qui fait vraiment du bien. On peut enfin passer à la pratique et se voir - après un an de cours en visio. Il y a de l'entraide, ça fait du bien à la tête et, le soir, on s'endort le

bronzé à la plage. Mais on verra. Pour l'instant, on creuse», rigole-t-il en gardant un œil sur la structure d'à côté: un petit coffre de tuiles, signe souvent d'une petite sépulture. En contexte domestique, c'était un traitement fréquent pour les défunts les plus jeunes.

«Être ici nous permet de voir le monde de haut, poursuit Antoine Fritz. Peut-être qu'il n'y a rien sous ces tuiles, ou peut-être qu'il y aura les os de quelqu'un. Si c'est le cas, je sais que ça fera un petit coup d'émotion à tout le monde - avant de se remettre au boulot.»

Aucun des étudiants n'a de plan de carrière. Ou de plan au-delà de cet été tout court. «Comment on aurait eu le temps d'en faire», ironise un fouilleur. Beaucoup viennent en sus de boucler les derniers examens, révisés le soir en rentrant du chantier.

L'ombre d'Indiana Jones

À deux pas, Maela Nese a de la chance: elle est à l'ombre d'un des rares arbres de la place. Elle fait, quant à elle, partie de ces fouilleurs bercés aux parfums des sites de l'archéologie classique. Ceux de la région napolitaine en l'occurrence, dont elle est originaire. Cette jeune étudiante en est à sa deuxième semaine de chantier, et le virus a déjà pris. «D'une certaine manière, on apprend plus ici qu'en cours. On touche la matière de ses mains, on progresse», note-t-elle, rectifiant la stratigraphie d'une des pièces de cet ensemble du *Lousonna* tardif.

«L'archéologie, j'en rêvais un peu - comme beaucoup d'enfants - devant Indiana Jones. Au final, ce n'est évidemment pas la même chose, mais ce n'est jamais répétitif. On a de la chance, vraiment.» Entre la rumeur métallique des truelles et celle de l'autoroute, ça parle cours, ça débrieife les séminaires ou ça passe en revue les théories conspirationnistes. Personne - ou presque - n'a d'écouteurs dans les oreilles.

Signe des temps, l'Université a fait installer une petite boîte destinée aux témoignages anonymes: le monde académique

n'est pas toujours rose, tant s'en faut. Jusqu'à présent, ladite boîte n'aurait livré que des blagues potaches. On dira que c'est bon signe.

“ Pour moi, c'est vital d'être là. Mes amis sont là. On apprend à bosser en équipe, en contact direct avec l'histoire. On devient vite accro.”

Caroline Galtier, étudiante en archéologie

Il faut croire que la parcelle du Boulodrome, destinée à un futur quartier de Métamorphose, a déjà hérité de ses codes, de son petit univers au point de devenir une référence chez les étudiants. Sur Google Maps, un de ces malins a rebaptisé l'endroit «atelier protégé» et «place de jeu», en y donnant des conseils pour placer des enfants et aiguïser des truelles. Là aussi, c'est plutôt bon signe.

Cursus formateur

Sous la grande tente qui sert à la cantine et à la rédaction de la documentation de terrain, ça sent la pelouse sèche. Sur une des tables de campagne, Caroline Galtier fait déjà partie des meubles, après trois étés passés à fouiller la parcelle antique.

«Pour certains, c'est une façon de voir s'ils sont faits pour ce métier, pour apprendre dans la gestion du mobilier ou pour progresser dans leur spécialisation. Mais, pour moi, c'est vital d'être là. Mes amis sont là. On apprend à bosser en équipe, en contact direct avec l'histoire. On devient vite accro.»

Calme soudain sur le chantier: on vient de dégager un fond de céramique dans son secteur, avec une petite estam-

pille au fond. Un nom de potier connu, avec un peu de chance. «Évidemment que le but est de documenter et comprendre, poursuit Caroline Galtier, mais à titre personnel, l'émotion de la découverte - même si elle est petite - reste, année après année. Certains rêvent d'Égypte ou de Grèce. Peut-être que j'irai là-bas un jour. Mais moi, je préfère rester là, ça donne le sentiment d'être un peu à part et de faire quelque chose d'utile.»

Elle enchaîne, à moitié ironique: «C'est un carrefour humain aussi. Tenez: on croise même des Jurassiennes», dit-elle en pointant l'étudiante assise en face. «Neuchâteloise, ça n'a rien à voir.» «Ah oui, pardon.»

Un été de bénévole

Raphaël s'offre une courte pause à l'ombre. Ce matin encore, on lui a répété les consignes en cas de coup de chaud: l'archéologie souffre aussi du changement climatique. Étudiant de la région de Prilly, il sourit. «Dans les faits, je pousse des brouettes et je fouille les couches de ce qui a pu être les latrines. C'est parfois difficile à expliquer autour de nous, mais c'est une chance, de fouiller un habitat romain tout en tirant un enseignement de valeur. On n'est plus passif comme dans un cours. On donne ce qu'on peut.»

À l'entendre, la fouille-école, c'est aussi là où on vient chercher certaines valeurs: apprendre vite, gagner en responsabilité, intégrer une équipe - et non suivre simplement un programme. Le tout avant de poursuivre ce qui reste d'été, dans son cas entre du bénévolat et des camps scouts.

Retour vers Antoine Fritz, toujours le sourire malgré le soleil qui cogne de plus en plus fort. Il n'y a toujours rien dans le coffre de tuiles, tandis que le futur archéologue enlève une couche voisine, a priori banale. Mais pas grave! «On peut dégager des déchets, des objets cassés, finalement ce qui compte c'est de se sentir proche des gens qui vivaient ici. C'est ça qui est touchant.»